

*L'étranger dans la
glace*

A Calliope, putain de toi.

« Et en ce temps-là il séjournait dans
la ville qu'on appelle : la Vache
multicolore. »

Friedrich Nietzsche

I – Doute

Exsanguination

Dans les heures funambules de mon
triste cerveau
Attendri par l'odeur de mes rêves
inactifs
J'ai erré, solitaire, jusque dans mon
caveau
Enterré par mes larmes aux reflets
émotifs

Ma mémoire éphémère a le goût
d'un calvaire
Qui s'estompe en douceur dans un
brouillard abstrait
Des serpents se déchirent dans les
ombres lunaires,
Dans l'algèbre alchimiste de mes
fictions damnées,

Se perdent dans l'asphalte, oubliant
les complots
Des puissants aumôniers, onanistes
en fureurs
Nécroses dans les plaies de mes

vaines torpeurs

J'ai dans mes molécules un atome
hidalgo

Qui surfe les plaintes de mes
nuits en sueurs

Ignorant l'insomnie qui gangrène
mon cœur

Paramita

Tandis que les abîmes détruisaient
mes pensées
En me privant d'air pur jusque dans
ma trachée
Tandis que, dans le ciel, un orage
grondait,
Et la foudre, ô terreur, me glaçait, me
saignait !

Tandis que dans mes rêves, des
chimères pleuraient
Des larmes ensanglantées qui
m'anéantissaient
Tandis que patiemment, lentement,
j'expirais
Jusqu'à ne plus sentir mes muscles
s'agiter

Le soleil se leva sur mon désert
meurtri
La lumière apparut dans ma vaste
contrée
Pour la première fois, enfin, mon

cœur battait

J'effaçai sans tarder tous ces
tombeaux détruits
Vivement remplacés par une chaleur
d'été
Qui jamais ne me quitte, qui jamais
ne m'effraie

Gwenhwyfar

Dans ce monde illusoire qui causa
mes migraines
A grands coups d'algorithmes dans
mon cerveau en ruine
Jamais je n'aurai cru retrouver
l'oxygène
Qui fait danser mes peines dans une
joie divine

Le bonheur égaré pénétra ma
carcasse
Fait de souvenirs en décomposition
Il passa par mon crâne jusqu'à mon
cœur de glace
Et vit mon corps revivre loin de la
damnation

La chaleur réchauffa mon âme
solitaire
Tandis que je créais de nouveaux
souvenirs
Que je préserverai de l'oubli à venir

La chaleur détruisit mes rêves
suicides
Et empêcha mon corps, à nouveau,
de pâlir
Pour ne laisser debout qu'une envie
d'alunir

Hapax

Dans mes yeux souverains oubliant
l'insomnie
Et jusque dans les pores de ma peau
calomnieuse
Dans les aspérités de mon corps
endormi
Et jusque dans mon âme anhydre et
adipeuse

J'accouche lentement de ce rythme
parfait
Et de cette harmonie en mon cœur
recherchée
De mes doigts funambules, hésitants
et distraits
J'arrive à soulager ma passion
affamée

Et pendant un instant, presque une
éternité
Un moment suspendu dans l'espace
et le temps
Pendant lequel la Terre cesse tout

mouvement

J'aperçois dans mes yeux l'essence
tant rêvée

Qui aussitôt s'envole dans ce doux
firmament

Qui aussitôt se noie dans ce bel océan

La grande vague de Kanagawa

Dans les foudres assassines de mes
rêves obscurs
Les yeux clos dans l'orage où je me
suis perdu
J'ai passé de longues nuits à effacer
l'arcure
Infligée sans remords à mon corps
corrompu

Dans les vagues assassines d'un
océan furieux
J'ai l'échine courbée et les poumons
pleins d'eau
Le vent se fait glacial et le soleil
radieux
Tandis que l'eau salée s'engouffre
sous ma peau

Mon corps paralysé semble
entièrement inerte
J'entends des voix lointaines et des
rires stridents
Qui m'attrapent et m'éloignent de ce

triste néant

Après de longues nuits, je contemple
les pertes
De ces années d'absence où mon
corps, languissant,
Se perdit dans les vagues de ce vieil
océan

Poussière

Oblitéré gaiement dans mes vaines
folies
J'ai le corps déchiré par mes vaines
passions
Sentiments meurtriers et brise sur ma
vie
C'est un vent solitaire qui accroît les
tensions

Quelque part, dans mes yeux, ma
mémoire s'embrume
Une nuit souveraine où la vie n'est
pas vie
Le brouillard funambule de mon âme
posthume
N'est qu'un reflet railleur se moquant
de mes cris

Je cultive la terreur dans mon âme
écarlate
Mes sourires se déchirent à cause de
mes larmes
Et j'enfume, lentement, mon cerveau

et tes armes

J'ai conquis la folie et j'aime mes
stigmates

Je m'endors sans un bruit dans ce
triste vacarme

Je me noie dans mes rêves et j'efface
tes charmes

Palingénésie

I -

Quand les regards furtifs déshabillent
le bois

Et son corps chrysanthème éclairé à
la flamme

Quand les voix qui résonnent se
changent en lamproie

Et sont comme des poignards
enfoncés dans mon âme

Ce sont des charognards se jetant sur
la viande

Des diptères embaumés par leur
égoïsme

Par leurs lèvres ils vomissent toute
leur propagande

Et osent prononcer le mot de
« moralisme »

Le silence se fait, ils baissent tous la
tête

Evitant de croiser un regard étranger

Dans leur mémoire perverse toujours
insatisfaite
Ne se trouve pas la place d'un
nouveau Sélassié

Quand la foule se déplace au cœur
d'une fausse foi
En discutant gaiement de sa vie
inutile
Ils marchent tels des fantômes sur un
tapis de soie
Ignorant l'étranger crachant sa noire
bile

Ce sont des lits de larmes sur une
croix de fer
Jouant la tragédie de leur propre
existence
Ils se jettent sur la scène comme des
loups solitaires
Bouffant d'un coup absurde remords
et délivrance

Les paroles prononcées profitent aux
survivants

Allumant les lumières dans un tunnel
sans fond
Mais les bougies s'éteignent, la nef
devient néant
Les rêves égoïstes persistent en
stillation

Et quand le patron parle d'une chose
inconnue
Tous les mots dans sa bouche sont
dénudés de sens
Il plisse bien les yeux pour avoir l'air
ému
Et dissipe sa voix dans la fumée
d'encens

// -

Toutes ces voix sans visages
obscurcissent mes yeux
Remplis de larmes sèches qui
inondent mes joues
J'imagine tous ces gens et je leur dis
adieu
Ce ne sont pas des proches,
seulement des rires fous

Mais soudain tous ces bruits
s'estompent autour de moi
Mon corps se fait léger et mon esprit
s'envole
Je vois toute cette foule s'accrocher à
sa foi
La culpabilité est un mythe sur le sol

Ils me fixent de loin et baissent vite la
tête
Tandis qu'une fumée pénètre dans
mon nez
Je continue d'entendre cette
voix-mitraillette

Tandis que je m'enfuis de ce monde
névrosé

Ce sont des accalmies dans les cernes
du bois

Un orage atrophié dans mes fibres
nerveuses

Ma folie hépatite s'engouffre dans les
lois

De mes synapses en ruines et de mes
peines honteuses

J'ai dans mon ossature une attente
éternelle

Une haine refoulée dans mes poings
gangrénés

Et quand le ciel boisé s'ouvre sur mon
soleil

Je sirote mon verre au goût doux
opiacé

Mes battements cardiaques dansent
sur l'écran noir

De mon amour perdu à l'odeur
alléchée

Mon cerveau cirrrosé m'attend au
fond d'un bar
Descendant un à un les verres d'Old
Pulteney

Tandis que la nuit tombe dans le
transept en feu
Je vomis mes espoirs glacés par
l'insomnie
Et dans mon triste abri où dors mon
corps frileux
Ma détresse hécatombe se change en
hystérie

II – Funambule

Svefn

Je sens le vide
Dans mes poumons
L'odeur futile
S'est envolée

Je sens le vide
Sous mes paupières
Mon désespoir
M'a consumé

Je sens le vide
Sur mes pommettes
Le cri subtil
M'a réveillé

Je sens le vide
Sous mes phalanges
Le rire obscène
Sors de ma bouche

La plaintive chuchotée

C'est un rêve intemporel
Où demeure l'inachevé

Dans mes artères artificielles
Jamais ne meurent les graminées

L'âme indolente est isolée
Dans mon paradis virtuel

J'ai des larmes dans mes idées
Mais mes poumons sont fonctionnels

L'étincelle fugace

Rêve

Ma folie m'ensorcelle

Paradigmes

Tristesse obscure qui noie mes
insomnies
Symphonie carcérale dans mon
cerveau en ruine
Mes os fragiles réclament une
alchimie
Entre mon âme sèche et mes pulsions
sanguines

Des illusions s'agitent dans mes yeux
Et transperce l'horreur de mon cœur
algorithme
Des villes à genoux aux pieds de mes
adieux
Preignent feu dans l'horreur de mes
tristes abîmes

Paradis enfumés dans mes fibres
nerveuses
Un verre à moitié vide au fond de
mes artères

J'ai dans mes hécatombes une plaie

chaleureuse

Et ma boîte crânienne n'est qu'un
vaste cratère

Biscornu

Réalité
Corrompue
Eviscérée
Interrompue

Symphonie
Récalcitrante
Félonie
Abondante

Urinoir
Introspectif
Isoir
Dépressif

Prodromique

La douleur dans mon ventre
Déchire mes entrailles

Les yeux clos sur le vent
J'hume l'odeur de mon sang

C'est un rire nerveux
Qui entaille mes lèvres ?

Toc toc toc, fallacieux
Égorge ma tristesse

Les cordes se balancent
Dans ma vitre intérieure

Une octave en dessous
De l'appel au secours

La symphonie abstraite
Résonne dans mon crane

Un orage détruit

Mes pensées criminelles

L'accalmie est nerveuse
Dans mes veines en feu

Mes larmes cristallines
Se brisent sur le sol

Mon regard contredit
Le chemin établi

Corrompu par mes rêves
Mes excuses sont fausses

Rampe

J'ai rêvé d'horizons inertes
Assoiffé par des lueurs acerbes
Que montrent-ils ?
Serait-ce cette brume introspective ?

Le dérèglement des sens m'anime
J'ironise sur la petite mort
Des voiles de vapeur envahissent
Mes yeux

Serait-on seul dans l'infinité
grandissante ?
Mon cœur est un appât
Pourrissant
Dans les profondeurs
De mes illusions

Je déstructure mon cerveau
L'eau s'infiltré
Lentement
Déboîtement singulier
Après de ma folie

Dissolution

J'ai fait fondre ma peau
Sous le soleil abstrait
Dans une étendue d'eau
J'ai pleuré mon reflet

Dans les arbres sans feuilles
La neige est sur mes doigts
Mes larmes sont en deuil
De ta funeste foi

J'ai entendu tes cris
Tes cris symptomatiques
Et mon cœur bat sans bruits
Dans mon corps rachitique

Saleena

De la prunelle de mes yeux à l'enfer
irréal
Dans la brève accalmie de mes rêves
en dentelle
Sous les odeurs crachées par le triste
regard
De ces pantins perdus méritant
damnation

De la prunelle de mes yeux à l'enfer
irréal
J'ai fumé la tristesse de tes cendres
éternelles
Au gré du vent pressé soulevé par le
dard
De ces pantins perdus méritant
damnation

De la prunelle de mes yeux à l'enfer
irréal
Réalise l'abstrait dans les yeux
paternels
Qui brûlèrent sans fin dans la rage

d'un soir
De ces pantins perdus méritant
damnation

De la prunelle de mes yeux à l'enfer
irréel
Dans la folie sacrée de ma vie
passionnelle
Le soleil s'immisce dans le frêle
regard
De ces pantins perdus méritant
damnation

III – Essence

Axone 1701

Des syncopes atomiques détruisent
mes pensées
Je rêve en souvenir du malheur que
j'ai fait
Malgré les hécatombes dans mes
vastes cortex
La joie vient me hanter en psychoses
complexes
Où je me revois fondre dans une
tasse en fer
Je suis une coquille avec un cœur de
pierre

J'aurais voulu pleurer pour ne plus
contempler
Les singeries futiles du groupe
« Humanité »

Quelle étrange torpeur me sauve du
bonheur ?
Solitude amicale, ne quitte pas mon
âme !
Des enchantés me suivent et sautent

sur mon cœur
Laissez-moi profiter de ma dernière
flamme
Qui jadis était là pour mes sautes
d'humeur
Causées par ces sourires devant ces
mimodrames

J'aurais voulu voler pour ne plus
admirer
La folie cérébrale au goût d'éternité

Et dans ces illusions qui bercèrent
mon moi
Et dans ces veines obscures remplies
d'amphétamine
Dansez, désillusions, faites fuir ma foi
Denses et vaines sont ces cages où
règnent la vermine

J'aurais voulu fumer pour pouvoir
oublier
Ton rire chimérique qui hante mes
pensées

J'aurais voulu crever pour ne jamais
songer
A ton goût d'ecstasy qui détruit mon
palais

J'aurais voulu brûler pour ne plus
détester
Le moteur des vivants qui semble
dysfonctionner

Mélancolie profonde

Les soies sont de la suie défenestrant
l'ennui
Une nuit souvenir où le jour n'est pas
vie
Des passions, amertumes, avertissent
la voix
Prisonniers en folies qui foulent un
défouloir

Arrivent l'énergie, la haine et la
tristesse
La noirceur de la peine oubliant la
tendresse
Douceur épileptique et rage bipolaire
Enlaçant la douleur, embrassant la
colère

Le soleil s'est vidé de sa douce
lumière
La nuit succède au jour pour une
éternité
Les ténèbres envahissent lentement

l'univers
Et mes yeux tous entiers ne sont plus
que fumée

Mes souvenirs s'envolent, mon
cerveau a fondu
Les éclairs dans ma tête ont détruit
ma conscience
Dans cette nuit sans fin, je suis seul
dans les rues
Qui m'éloignent toujours plus de la
vieille innocence

J'aurais voulu mourir pour ne plus
contempler
Ce monstre que je suis, sans cœur et
sans esprit
Mon visage a brûlé, mon âme s'en est
allée
Et mon reflet, cruel, me mène à la
folie

Je bois, je ris, je fume pour tenter
d'oublier
Le mal que j'ai causé, l'horreur que

j'ai fait naître
Mais toujours, mes pensées me font
me rappeler
Que ma vie se résume à la seule
raison d'être

Ekpurosis

Les idées se bousculent
En triste rêveries, je m'éloigne
De mon corps solitaire aux reflets
amers
Amertume innocente, mes envies
s'évanouissent
Le jour se lève, et je m'endors

Serait-ce mon destin ?
La nuit me nuit, mon cœur me saigne
La scène est mon refuge lors d'orages
violents
Déguisement subtil, futillement utile
Je suis le musicien de mes tristes
folies
Et dans mes longs voyages, en mes
chairs cérébrales,
Dans mes fibres nerveuses sacrifiées
sur le monde,
Jusque dans mes axones gangrénés
par la vie,
Je pense encore, parfois, à ces
sourires volés,

A toutes ces paroles qui frappèrent
mes joues,
A ces visages fermes qui sentaient la
colère,
Et qui, les jours passants dans mes
neurones enfumés
Salissaient jusqu'aux abîmes mon
cerveau écorché

Le jour se lève, m'endormirais-je ce
matin ?
Les images défilent et défilent et
défilent
Te souviens-tu seulement de ma
vertigineuse chute ?
J'ai du sang au plus profond de mes
larmes
Et je ne peux m'empêcher de rire

Le bruit se fait intense dans mes
tristes oreilles
Bourdonnement cyclique dans mes
tempes acerbes
Les murs se resserrent, intensément,
et m'écrasent

C'est violent, douloureux,
destructeur, meurtrier
Souffrance intime, je m'ennui dans
mon fauteuil inerte

Inexorable nuit qui jamais ne
s'allume,
Qui jamais ne se rêve, j'aimais aimer
ses trêves
Qui durèrent jadis, quand mes larmes
coulaient
Perdu dans un néant qui étranglait
sans peine mes sentiments
Je me souviens de la musique que
faisait, dès l'aube, mon
émerveillement
Remplacé désormais par mon
autopsie introspective

Devenu l'éboueur de mon humanité
Serais-je le déchet qui entretien le
vice ?
Je ne fais que passer dans ce théâtre
obscur
Où mes aspérités, déchirées,

encombrent le passage

Mes fibres nerveuses deviennent
névrosées

Le jour se lève, je ne dors pas

Et vie, serrée

Pleurant des souvenirs aux grés de
ses envies
Il s'enivre de rêves, profitant d'être
en vie
Dans sa mémoire frêle se perdent des
corbeaux
Qui croassent et rêvassent aux grés
des accords ; beaux
Sont les axiomes abstraits qui se
perdent ci et là
Regardez-les voler, leur passion,
sciez-la !

Il détruit ce qu'il touche et se perd
face aux cieux
Son corps se désintègre et brûle
jusqu'aux yeux
Ses larmes s'assèchent ; il hurle et il
t'enlace
Soulagé car conscient que parfois le
temps lasse
S'envolant vers des lieux aux
contours somnifères

Il ne peut ni penser, ni vivre, en
somme, ni faire

Il aimerait parfois mener une vie sage
Mais dans sa mémoire frêle dansent
encore des visages
Qui hypnotisent lentement ses rêves
exaucés
Tandis qu'il ferait tout pour se voir
exhaussé
Au rang de sainteté qui offre, même
aux satyres
Une expiation forcée où l'amour est
satire

Je sais l'hypoténuse

J'habite dans l'ennui de mes
souvenirs abscons
Abstraction dans l'envie de mes
sourires gascons

Je suis le cocon de feuilles mortes
emportées par le vent
Immobilité forcée et escarre hilarante
Des engrenages prennent soin de
mon cerveau
J'ai le cœur inondé par mes
cauchemars constants

Et ma triste réalité n'est qu'un rêve
Je tombe d'insomnie dans ma pauvre
demeure

Les murs se resserrent pour
m'éviscérer
Je ressasse l'éventualité de mes sens
rassasiés
Sans s'arrêter, le vent s'engouffre
dans ses réseaux

Plasmodiérèse introspective qui
m'arrête et m'effraie

Ce sont des ratures dans mon cœur
calciné
Je vomis mon bonheur sur ta face
malsaine

Alchimistiquement

Archipel sans souvenirs,
Qui cris aux sons de la démence
Les corbeaux qui délirent, sommation
 récalcitrante
Et les rires enfantins qui s'unissent
 dans la passion
Mais l'épouvantable registre de
 l'amertume s'éveille
Soit mon épouvantail, soit l'âme ère
 tue

Carillon sonnante aux grés des
 naufrages solitaires
Partant pour le calvaire sans sons au
 sein de l'amer
Les poings restent fiers et la pluie
 nous effraie
Libellule qui tombe dans les roches
 illusoires

Marcher en maladie au fin fond de la
 tresse
Emphase panoptique des hurlements

serviles
Foule désorganisée et cloches qui
s'enrayent
Des îlots cancéreux
Foudroyant cinéma que l'homme en
papier
Un bateau ivre, alchimistiquement
Belle est la cathédrale, ne reste que la
rame

Radeau à la dérive, sans doute une
réponse
Prémices destructeurs de la noyade
sans failles
La robe se meut, solitaire en dépit de
l'envie
Crise psychologiquement indéniable,
fallacieux
Chimère sur un piano dont les notes
s'empoisonnent
Cet arbre est prisonnier d'une rêverie
à sens unique

Désemmusé je suis, parjure dans ma
mémoire

Mélodie dramatique, memory
drastique
Survola surnois de cette période
ophtalmique
Corridor architecturaux dans ma
crypte cérébrale
Confession dans l'air où règne père et
mère
Fuyant dans les abysses, sacristie
extérieure
Souriant à la mort, tristement fou de
peine

La fièvre de mon jardin s'oublie
quand l'envie danse
Evidences sordides, éminemment
putride
Les chants résonnent dans mon
cortex déluré
Origine patiente de l'été, souverain
Nouveaux pays dans mon corps
bouffonnant
La pomme qui moisit et saigne de
vices

J'ai perdu l'amitié, démembrée sur ta
veste
Démembrée sur tes restes,
alchimistiquement
La lune se révèle, au fin fond des
hôtels
Au fin fond des autels, malgré toutes
ces portées
Une folie armistice, un pardon
questionné
Un pardon, qu'est-ce qu'on est, quant
on rêve en sonnet ?

Je vous attends

Dans les moments dits « solitaires »
La liberté n'est que fumée
Seul autour de mes estuaires
Mes sentiments sont calcinés
Je me disperse au cimetière
De mes pensées éviscérées
Monotonie utilitaire
Dans mes rêves alambiqués

Ta mâchoire est plus venimeuse
Qu'une bouteille de cramoisi
Tes synapses sont adipeuses
Et tu vomis tes insomnies
Tandis que dans la nuit galeuse
Résonne mon rire asservit
Tu craches tes dernières valseuses
Dans les poubelles de ta folie

Et dans tes veines en cachemire
Inondées par tes agonies
Tu avales tes derniers soupirs
Avec ton cinquième whisky
Dans ta mémoire sans avenir

Ton gosse se nomme « amnésie »
Tes larmes aimeraient bien sourire
Mais elles brûlent tes photographies

Dans le bûcher de ce village
Tu seras debout sur le trône
L'orage gronde dans ce carnage
Et les éclairs sont en carbone
Je crache sur ton héritage
Et lance ton âme dans le cyclone
Des économies en naufrages
En embrassant ta gorgone

Dans ma symphonie cérébrale
Je dessine mes derniers jours
Ton corps pourrit sur les étales
Et sert de steak à mes vautours
Les passants sont des cannibales
Ils dansent en cercle sur ta bravoure
J'avale ta colonne vertébrale
En guise de bonjour

s'envole enchaînée
Il existe une larme qui oublie l'usuel
Et qui vomit mon cœur artificiel
Et toi tu restes là, tu t'endors près du
feu
Dans mes pensées obscènes, tu
craches sur les cieux
Ne te pleure jamais devant les
ignitions
Récepteurs aseptisés où s'enterrent
mes bubons

Coutures oculaires, vent cassis
J'ai croisé du regard ta verve nihiliste
Je frappe mon âme en coulisse
Et m'évade de ta langue monarchiste

C'est une vieille habitude
désemparée
Qui s'acharne alarmée à lorgner mon
palais
Elle est ce goût amer qui construit la
dentelle
Et qui berce mes os artificiels
Je pars sur tes voiles vers un pays

fiévreux
Où mes masques en vers marcheront
gangreneux
Souvenirs licencieux de tes douces
occlusions
Destructions délurées où s'inversent
mes pacsons

Autopsie maladive et syphilis
Malgré la joie je vis dans l'mist
Je prêche pour la jaunisse
Dans une portée surréaliste

Voile

Le murmure
Un vent glacial sur mes épaules
Je me consume
Dans le froid d'un mois de novembre

Une fêlure
La fumée dans un brouillard gris
Les entailles
Un hiver froid dans le blizzard

Mes cauchemars dansent sur une
nuit sans fin
Un amour illusoire qui détruit mon
entraîn

Mes yeux fument
Une larme glacée dans un champ
incendié
Funambule
Je marche à reculons sur mon cœur
déjà mort

Rue fantôme

Les insectes détruisent le bonheur
qu'elle t'offre
Parasites
Les lumières aveuglent mon corps
fatigué

Et ensuite, tôt le matin, dans la
froideur de l'aube
Je m'évapore encore dans la folie
émeraude

Regarde, c'est le chien loup.